

Erref. kodea: LAF-220-193

Izenburua: Egile ezezagunen identifikatu

gabeko lan ez osoak

euskera. itzulpenintze!

truir: el plano, las medidas. Que otro tanto significan en el campo del lenguaje las reglas de la sintaxis. En la sintaxis alienta el espíritu del idioma; por éso los atentados contra élla son imperdonables como lo son los pecados contra el Espíritu Santo. Bien sentía ésto San Jerónimo que salió de su soledad rugiendo como un león cuando alguien le dijo que equivocaba la sintaxis. En efecto, cambiar la construcción, cambiar las locuciones, es tocar a las obras vivas, es atacar a un patrimonio que representa siglos de investigación y de esfuerzos.

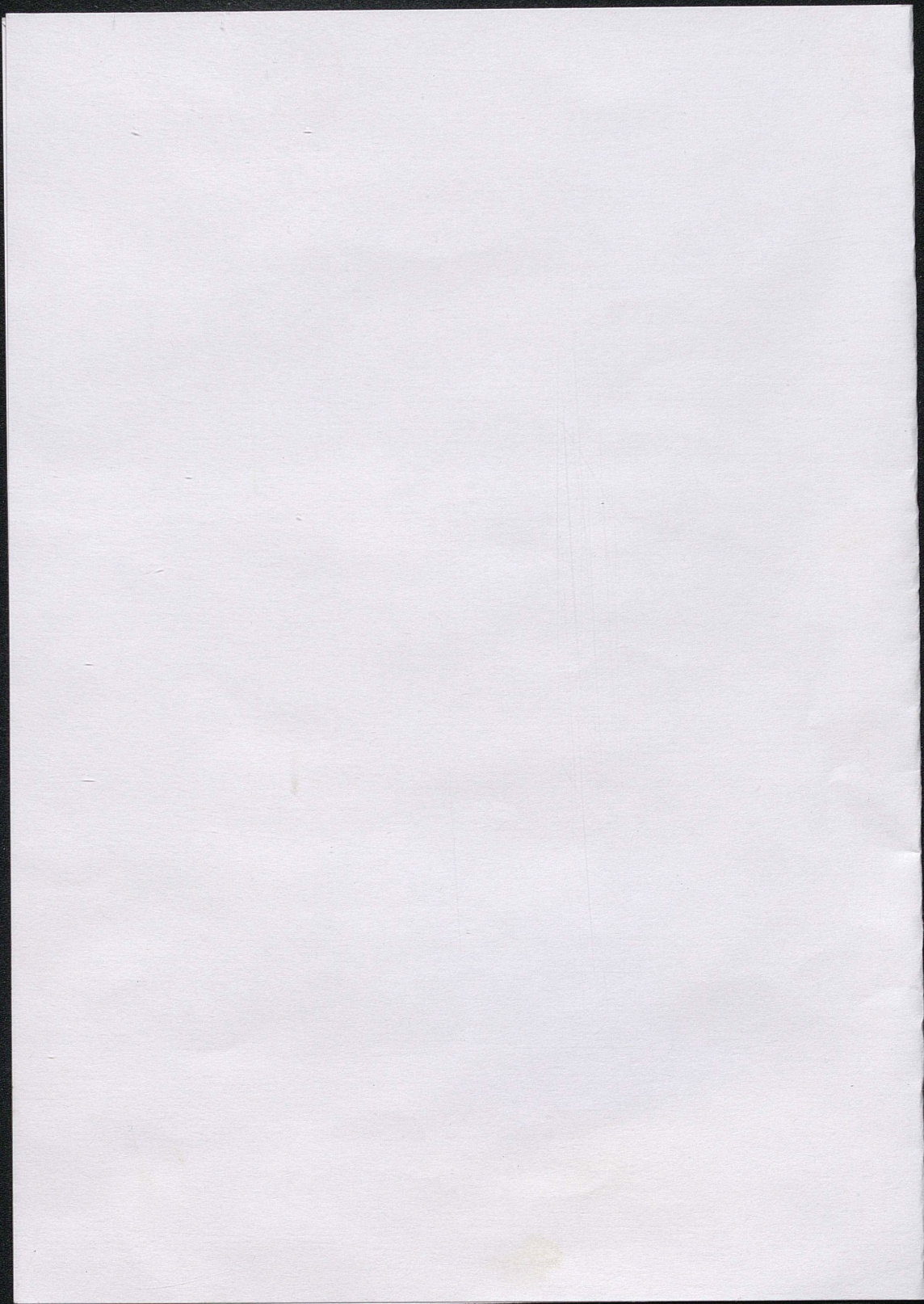
El traductor vasco sabe que la construcción sintáctica es obligada en los sintagmas compuestos y libre en los simples. Y sabe, sobre todo, que la determinación del elemento inquirido- uno de los tantos hallazgos fundamentales de Azkue tan perfectamente desarrollado por Altube, es la ley primaria y básica de nuestro código sintáctico.

Contra esta ley pecaron en demasia nuestros autores antiguos con Axular a la cabeza. Meillet ("Aperçue d'une histoire de la langue grecque") escribe: "C'est aussi sous l'influence de la phrase grecque que les Latins ont appris à assouplir leur langue pour lui permettre de rendre des idées compliquées". Y coincidiendo con esta idea y aplicándola a nuestro caso, escribe Luis de Mitxelena en su hermoso estudio sobre Oihenart: "Europa'ko izkuntza landuek joskera ere, batzuek besteen antzera eta guztiok latiniaren arabera, antz-aldatu zuten. Ortaun ere, itzetan bezelaxe, gure autoreek latiniaren eredura alegindu ziren euskera egokitzen". Pero hay que confesar que la diferencia es grande entre los idiomas cultos de Europa que obraron en su evolución por la atracción natural de una lengua madre o hermana y vigiladas además en el curso de la misma, como en el caso del francés p.ej. por esa serie de gramáticos y bellos espíritus que se extiende desde Menage a d'Olivet, y nuestro idioma de genio tan diferente al griego o al latín y manejado por hombres que, en la inmensa mayoría de los casos, se dejaron arrastrar al calco latino y a la degeneración sintáctica por falta de estudio a fondo de su propio idioma y a la prosaica ley del menor esfuerzo. Pero el traductor como el escritor original no puede nunca dejar de tener en cuenta aquello de Victor Hugo: "Paix a la syntaxe!".

Puesto que hemos hablado del latín, propongámonos el problema de la traducción de un texto de este idioma de sintaxis compleja y frases largas al vasco, lengua de sintaxis simple y frases breves. El traductor ha de evitar, ante todo, la prisa, uno de sus peores enemigos, y proceder a aislar las proposiciones y definir las relaciones sintácticas. Con la preocupación siempre de la claridad y agilidad y la evitación de las subordinadas, vendrá a dar en una construcción por yuxtaposición que se adapta mejor al genio de nuestra lengua, pero cuidando siempre de que el élan oratorio del latín no quede difuminado en la versión a fuerza de dividir para traducir. Esto es, al menos, lo intentado- no sabemos con que éxito- en nuestras versiones de "De Amicitia" y "De Senectute" de Cicerón. Pero Axular y la inmensa mayoría de nuestros clásicos menores, se plegaron de una manera servil a la marcha de la frase latina no dudando en hacer un uso totalmente bárbaro de los anafóricos con eos zergatik ze, zerren, gizona zeinek in etorii naizen, zelan zeruan alan lurrean y demás atentados a la propia médula del idioma que, por desgracia, se han adentrado muchos más de la cuenta en el uso vulgar y aun en algunas gramáticas de nuestros días. Es preciso desinfectar al idioma de esa peste bien convencidos de que:

- a) El euskera puede pasarse muy bien sin esos recursos importados. Por lo que a mi hace, puedo declarar con alguna experiencia, que jamás jamás he sentido ni por un momento la menor necesidad de recurrir a ellos
- b) Es preciso fomentar los recursos propios.

Así el prefijo conjuntivo bait es una magnífica pieza de engranaje y agilitación de la frase que tan buenos servicios ha prestado y presta en los dialectos orientales y cuyo uso, por fortuna, se va extendiendo muchísimo a los escritores de todos los dialectos. En Orizte ese gran maestro al



ruskai aditzez

L'engagement du côté du verbe impose au support de la discrimination, le verbe substantif, de prendre la marque de la personne; et l'engagement du côté du nom, de prendre la marque, autant qu'il se peut, des différents cas de la personne. Le support de formation de la catégorie du verbe apparaît ainsi un mot à la fois conjugable et déclinable.

°
° °

Une controverse s'est élevée au sujet de la signification du verbe essentiel de la conjugaison basque.

Pour certains ce verbe condense en lui la signification passive de être et la signification active de avoir. Selon que l'une ou l'autre des significations prédomine, la construction périphrastique devient ^{ainsi} ~~aussi~~ active ou passive.

Pour d'autres, les passivistes, dont nous sommes, le verbe essentiel du basque a uniquement la signification passive de verbe substantif.

Cette signification passive s'y accroît même de ce que la personne incorporée n'est pas nécessairement au cas sujet actif, dont il est permis de s'écarter. Et si cette signification passive apparaît active dans ses applications, c'est là un effet de l'incorporation de la personne sous des cas de déclinaison qui forment, en combinaison avec le verbe être passif par définition, une idée résultante active.

du nom et du verbe posé plus haut, la question des verbes forts, c'est-à-dire des constructions non périphrastiques du verbe. A côté de etortzen naiz "je viens", on trouve, avec le même sens, en dehors de l'usage dominant: nator. On a, de même, à côté de ikusten naiz "je suis vu par lui, il me voit", nakus(a); à côté de eginen luke "il serait fait par lui, il le ferait", legike.

Ces constructions non périphrastiques qui contiennent, en abrégé semble-t-il, les éléments composants des constructions périphrastiques, ont fort intrigué les bascologues qui en ont cherché l'explication.

L'hypothèse généralement avancée est empreinte, en dépit de l'originalité des faits constatés, d'un historicisme à nos yeux trop banal. Les constructions fortes, assez peu représentées aujourd'hui dans la langue, seraient la survivance d'un état systématique ancien du verbe basque, progressivement éliminé. Elles constituent le vestige d'un âge où la catégorie du verbe basque n'aurait donc pas eu, pour se déterminer, à prendre appui concrètement sur le verbe substantif marquant le point de partage des catégories du verbe et du nom.

Cette explication, purement et à nos yeux trop simplement historique, fait des difficultés au point de vue de la théorie.

Il faudrait, pour l'admettre, supposer que le basque aurait d'abord discriminé les deux parties du discours: le nom et le verbe, dans l'abstrait, de manière formelle, sans donner à la discrimina-

en nom et du verbe pose plus haut, la question des verbes forts, c'est-à-dire des constructions non périphrastiques du verbe. A côté de arbeiten nous "je viens", on trouve, avec le même sens, en dehors de l'usage dominant: rekon. On a, de même, à côté de finden nous "je suis vu par lui, il me voit", rekon(e); à côté de haben nous "il écrit par lui, il le ferait", rekon.

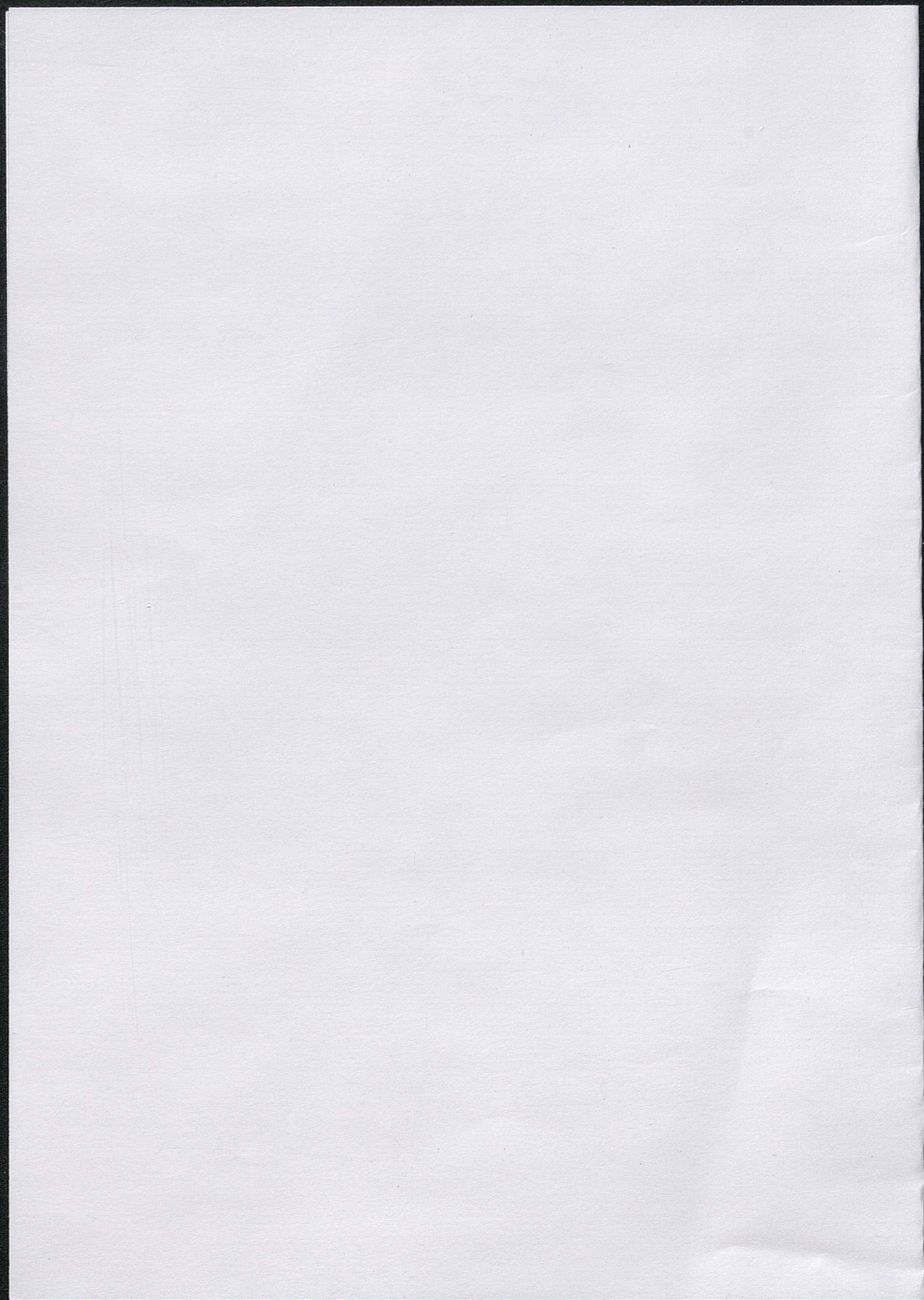
Ces constructions non périphrastiques qui contiennent, en abrégé, semble-t-il, les éléments composants des constructions périphrastiques, ont fort surpris les bascolgues qui en ont cherché l'explication.

L'hypothèse généralement avancée est erronée, en dépit de l'originalité des faits constatés, d'un historien à nos yeux trop peu naïf. Les constructions fortes, assez peu représentées aujourd'hui

dans la langue, seraient la survivance d'un état systématique ancien du verbe basque, progressivement éliminé. Elles constituent le vestige d'un âge où la catégorie du verbe basque n'aurait donc pas eu pour se déterminer, à prendre enfin concrètement son le verbe substantif marquant le point de partage des catégories du verbe et du nom.

Cette explication, purement et à nos yeux simplement historique, fait des difficultés au point de vue de la théorie.

Il faudrait, pour l'établir, supposer que le basque aurait été fort écartonné les deux parties du discours: le nom et le verbe, sans l'apport, de manière formelle, sans donner à la distinction



7

BAIGAVEL??, Garha

1952-02

Exp. 1, 10.51.1951/07

Di. 2

KOK: KEA-0201

"Molti libri antichi sono stampati male"

"Beaucoup de livres anciens sont mal imprimés".

Dans la première de ces deux phrases nous avons affaire à un passif, puisque le moment dont il est question (la nuit), est celui où s'exécute l'action d'imprimer.

Dans la seconde phrase au contraire, nous ne sommes plus en présence d'un passif, puisque l'action d'imprimer a été accomplie bien longtemps avant le moment dont il est question, qui est le moment ~~xxx~~ actuel le verbe étant au présent.

Or, si en français et en italien la distinction entre le passif d'une part et le tour marquant la permanence du résultat d'une action d'autre part, n'a pas d'importance pratique, il en est tout autrement en bien des langues.

Déjà en latin s'il y a confusion de forme entre les deux choses au temps où le passif s'exprime par un temps composé, la différence est au contraire bien nette au temps où le passif a une forme simple.

D'une part en effet, collectae sunt, peut signifier selon le cas "furent cueillies" (au moment dont il est question), ou "sont cueillies" (résultat d'une action antérieure). Au contraire les formes simples comme : colliguntur, colligebantur ou colligentur n'expriment que le passif véritable : colliguntur, par exemple, ne signifie "sont cueillies" que dans le sens de "on les cueille".

Mais il est des langues où la distinction signalée a une importance bien plus considérable. En allemand par exemple, le passif s'exprime à l'aide de l'auxiliaire werden qui signifie proprement "

"devenir", tandis que le résultat subsistant d'une action antérieure s'exprime par l'auxiliaire sein qui signifie proprement "être".

On dira par exemple :

" Die Apfel gestern gepflückt" - "Les pommes ont été cueillies hier"; littéralement : "Les pommes devinrent hier cueillies".

On dira au contraire :

"Apfel sind jetzt gepflückt" - "Les pommes sont maintenant cueillies".

(Wurden est une forme d'imparfait de l'auxiliaire werden et sind est une forme de présent de l'auxiliaire sein).

De même en espagnol moderne, le passif s'exprime à l'aide du verbe ser, et le résultat subsistant d'une action antérieure à l'aide du verbe estar. Exemple : "Las manzanas fueron cogidas ayer" "Les pommes ont été cueillies hier". (Fueron appartient au verbe ser)

"Ya estan cogidas las manzanas" - Les pommes sont maintenant cueillies". (Estar appartient au verbe estar).

En basque, quand un participe passé ^{est} accompagné du verbe izan il y a trois cas possibles :

1°- Cela peut être un temps composé d'un verbe intransitif "Ethorrida" - "Il est venu"; Joan zen : "Il était allé";

2°- Cela peut être un passif véritable, mais en fait cela ne se produit guère que lorsque le verbe n'a pas de complément d'agent exprimé, auquel cas, bien entendu, il est impossible de tourner par la voix active.

Tel est l'excellent exemple de la page 342 de votre

On appelle verbe Passif un type de verbe qui réunit les deux conditions suivantes :

1°- Il exprime une action en train de se faire au moment même dont il est question;

2°- Le mot qui exprime la personne ou la chose qui subit l'action est traité grammaticalement comme sujet; d'autre part, si l'élément qui désigne l'auteur de l'action est exprimé, il revêt la forme d'un complément d'agent.

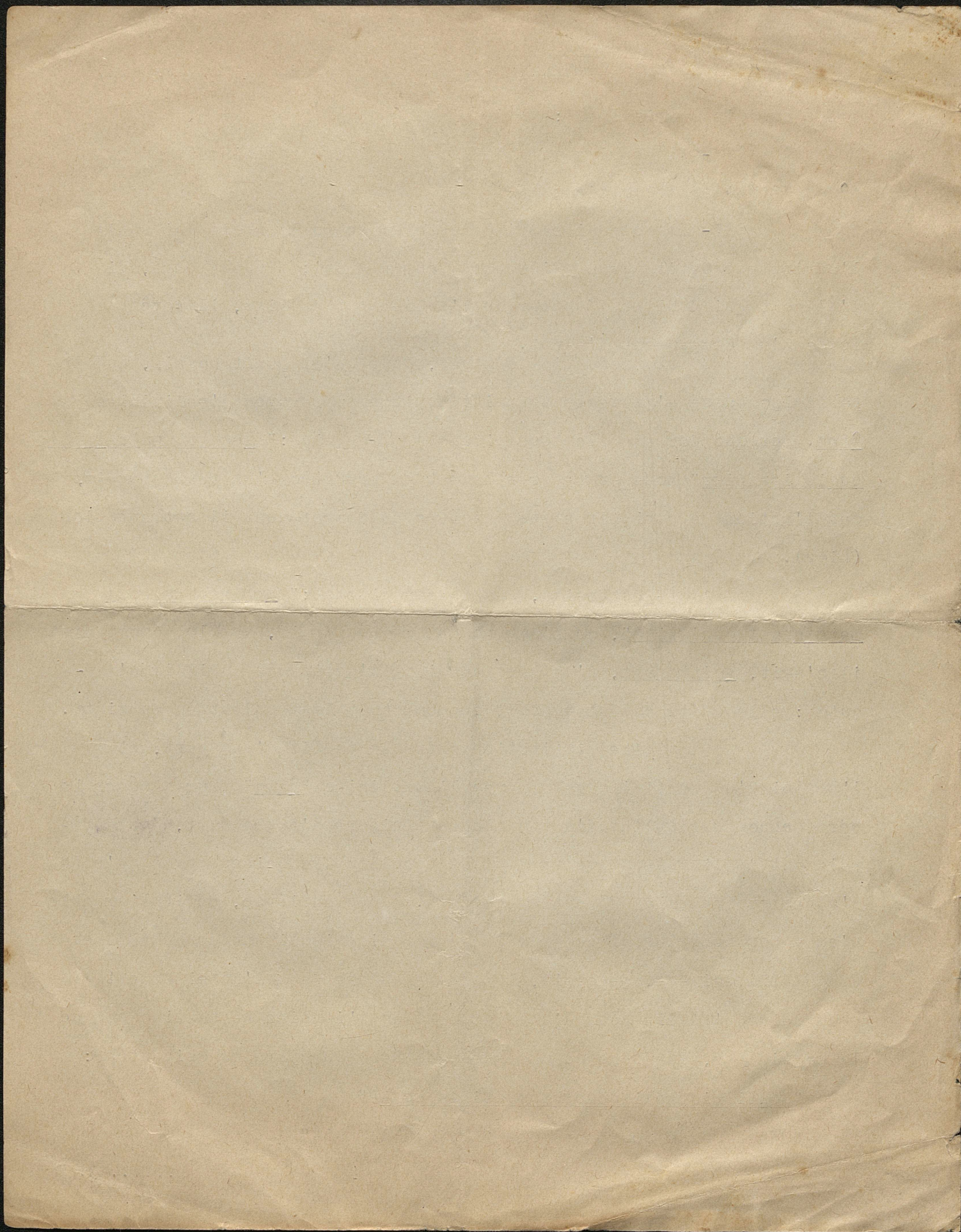
Il ne suffit donc pas, pour qu'il y ait passif, que le participe passé d'un verbe transitif soit employé avec l'auxiliaire être. Lorsque par exemple nous disons en français : "Les pommes ont été cueillies hier" nous sommes réellement en présence d'un verbe passif, car l'action de cueillir a été exécutée au moment dont il est question (hier).

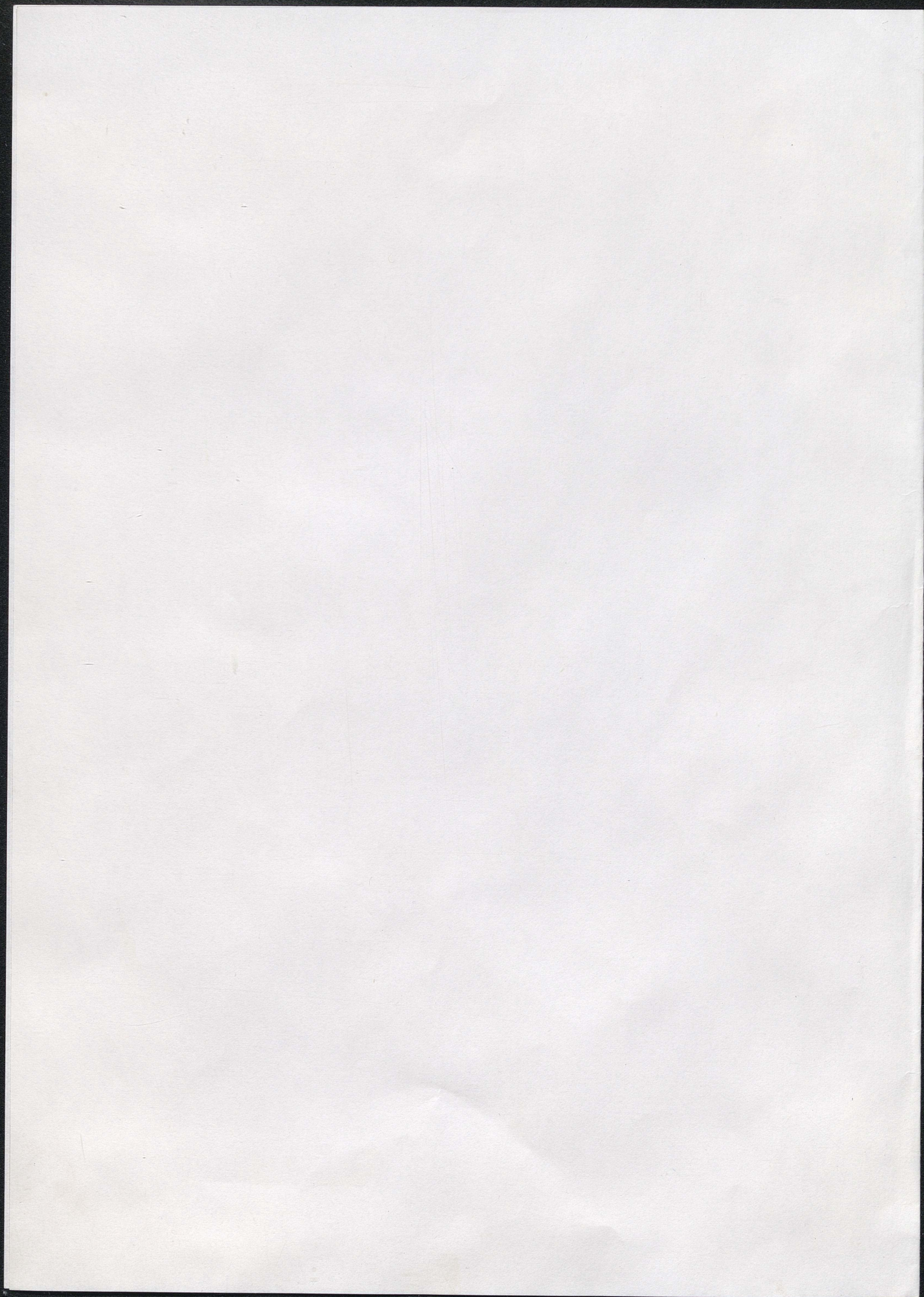
Au contraire, quand nous disons : "Les pommes sont maintenant cueillies", ce n'est pas un verbe passif, car le moment dont il s'agit, maintenant, n'est pas celui où l'action de cueillir s'exécute : elle a été exécutée avant ce moment et le résultat en subsiste.

Cette distinction entre le passif d'une part, et l'emploi d'un participe passé avec l'auxiliaire "être" pour marquer la permanence du résultat d'une action antérieure d'autre part, est généralement négligé dans les grammaires usuelles françaises parce qu'elle n'a pas en français de portée pratique. Chose curieuse, en italien elle n'en a pas non plus et cependant la grammaire italienne de MORANDI et CAPPUCINI qui est, je crois, la plus en usage dans l'Enseignement Secondaire d'Italie pour l'enseignement de l'italien ne néglige pas de la mentionner, et donne comme exemples les deux phrases suivantes :

"Molti giornali sono stampati la notte"

"Beaucoup de journaux sont imprimés la nuit"



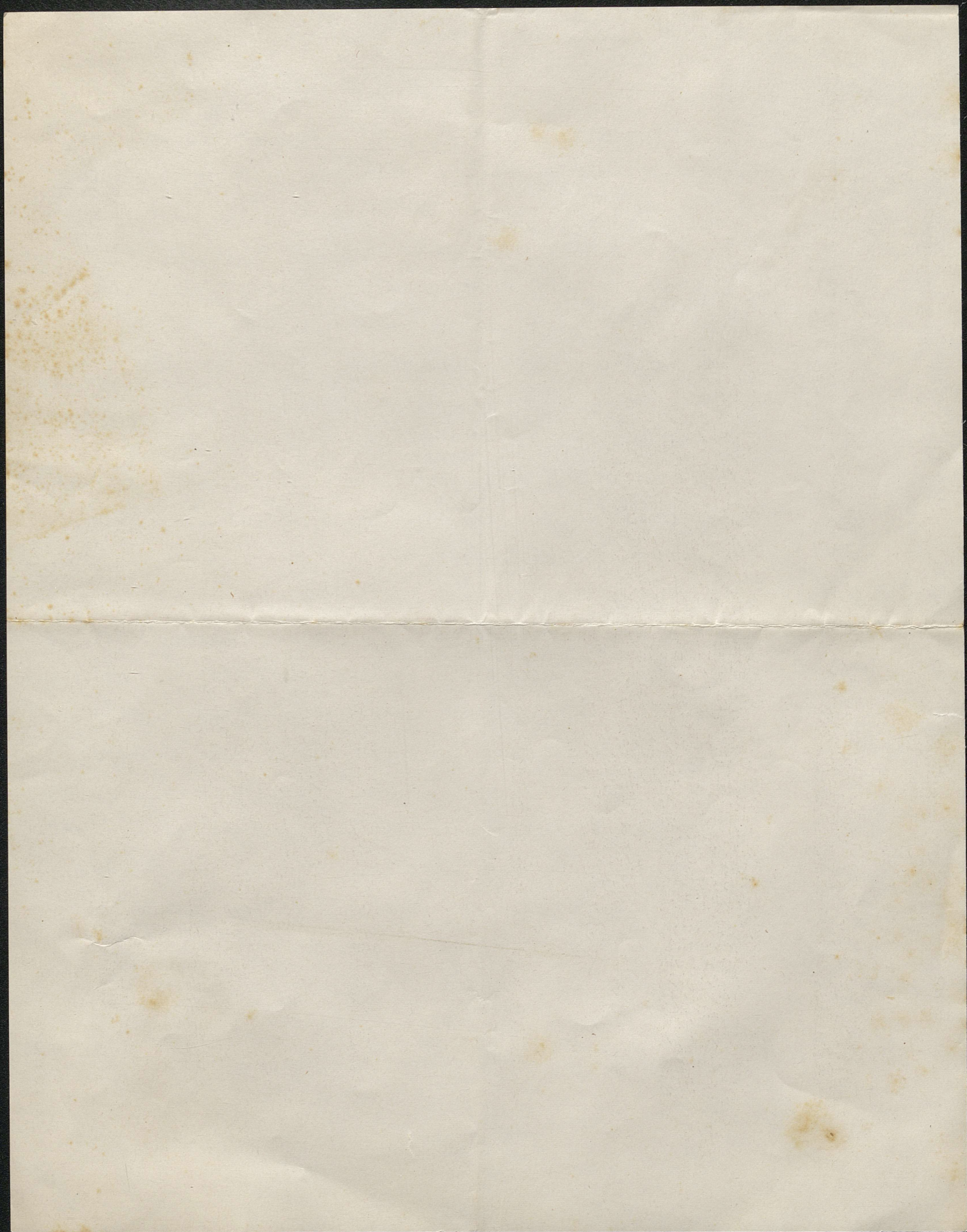


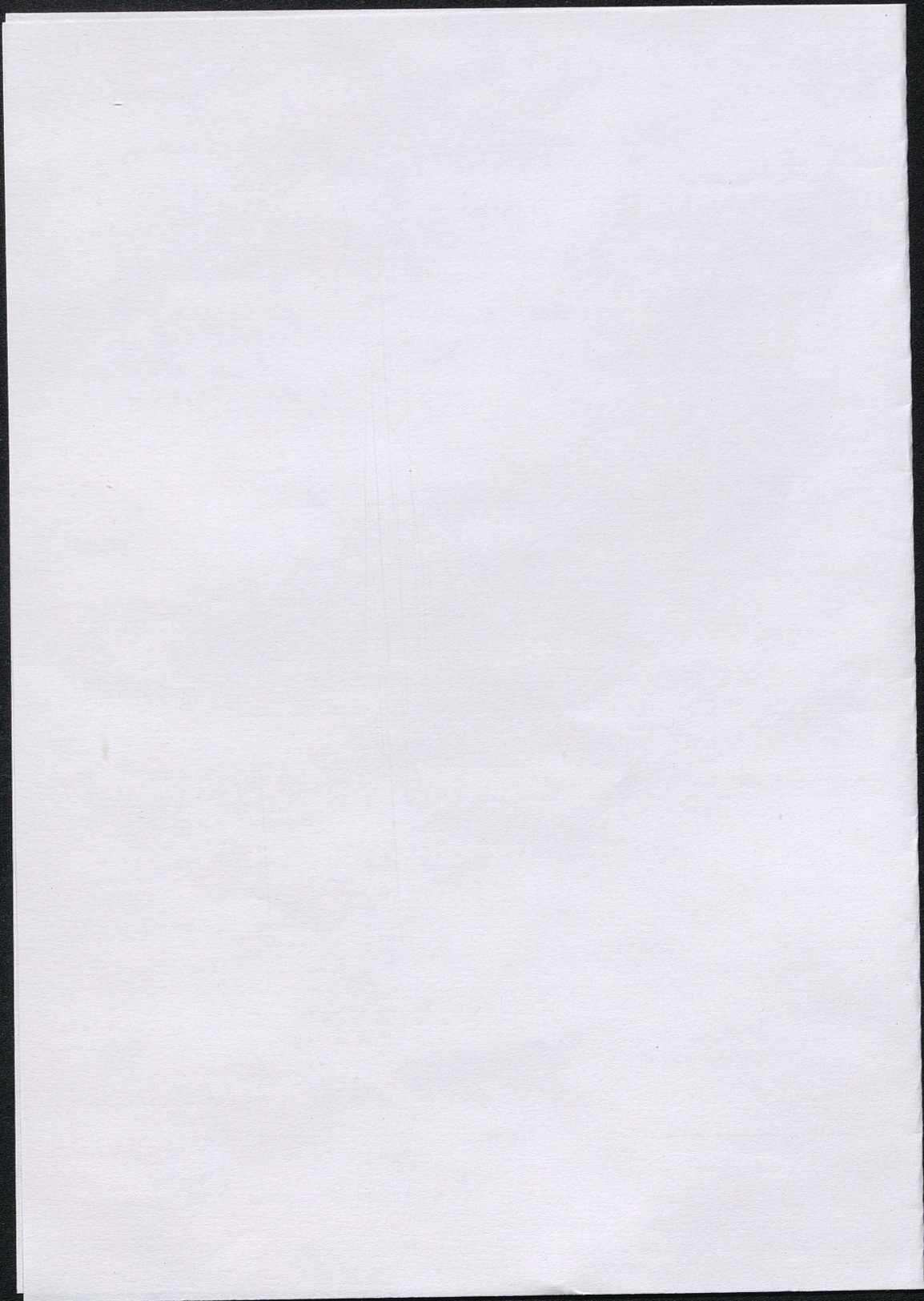
Berkens

Le mot Berbères, emprunté par le français à l'arabe et par ce dernier au latin, a perdu très tôt son sens primitif d'"étranger à la civilisation gréco-romaine". Il désigne aujourd'hui stricto sensu un groupe linguistique nord-africain : les berbérophones, ensemble de tribus qui ont parlé ou parlent encore des dialectes apparentés à un fonds commun, la "langue" berbère. Dans l'usage courant, qui continue la tradition arabe, on appelle Berbères l'ensemble des populations du Maghreb.

Toutefois l'usage devient fautif lorsqu'il parle de race berbère. Il n'existe pas en effet de race berbère, les berbérophones présentant des types ethniques bien divers. L'observation la plus simple permet d'opposer un type kabyle, un type mzabite et un type targui, que la vieille enquête de Bertholon et Chantre (1913) avait reconnus comme des groupes purs à côté de croisements divers. Aucune étude de groupes sanguins ne s'est jusqu'ici révélée concluante. Les Berbères ne sont donc pas définissables par des critères raciaux.

Les premières influences historiquement attestées furent celles des Phéniciens et, par leur intermédiaire, celles des Grecs : elles ne paraissent pas avoir beaucoup marqué les Berbères. La longue domination romaine, puis byzantine, ne fut pas beaucoup plus efficace. Elle ne s'étendit jamais à toutes les populations berbères et les tribus soumises s'insurgèrent souvent. La civilisation romaine n'assimila et ne





LAPHITZ

bix.

B: saind v heskvaldunen

"Nik ere ez nuke nahi, Kunde Lesparre; bainan gure erregen arteko mahurrek hala ekhartzen balute, ez nezake nik entzun ohorearen eta eginbidearen botza baizik."

"Atheraldi ederra hori, Loiola maitea. Ez dut nik ere ahañtziko Frantziako erregen atheraldi hau: Egizak egin behar dukana; gerokoak gero."

Bi gerlariak elgar besarkatu zuten eta apher baten buruan Loiolarat zeramaten Inazio ohe baten gainean.

- IV -

Inaziori bihotzik amultsuena erakatsi zion bere anaia Garziak, Loiolako premu Jaunak. Herriko barberrek, kolpeak ikhusi eta erran zuten eskuineko zangoa gaizki lothua zela.

"Hola utziz, diote, zango hortan bethi oinhaze ukhanen du eta maingu geldituko da."

"Eta maingu ez gelditzeko, zer egin behar dut?" dio Inaziok.

"Jauna, maingu ez gelditzeko zauri hetsia behar liteke berriz ideki, hezurra aldaratu, haragiak hezurari berriz josi eta lothura erreberritu."

"Hola balinbada, dio gerlariak, horra ene zangoa; berheala has zaitezte, ez dut maingu gelditu nahi."

Hasten dire. Oinhazerik minenak jasaiten ditu auhen bat aurthiki gabe. Bainan bihamunean sukharrek erretzen ari zuen eta sukharra oren guziez borthiztuz zitzohakon.

"Jauna, erraiten dio eriak barber bati, arras gaizki naiz eta nahi nuke girichtinoki on gisa hil. Zer diozu?"

"Jauna, zure adinean ez da berheala etsitu behar."

Eriak badu entzunik aski. Munduko gauzak utzirik bazterrerat, Eternitateari buruz jartzen da.

Izitua bere anaiaren hoin apher ikhustez, Garziak barberrari erraiten dio:

"Zer diozu ene anaiaz?"

"Ah! Jauna, deus onik ez. Ez badu berheala onerat emaiten, ez dut uste bihar artio iraunen duen."

"It is as much said, Kante's name; said in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

"Father's name is not, but in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

In the same way as the other name, but not in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

"This name is not, but in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

"The name is not, but in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

"The name is not, but in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

"The name is not, but in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

"The name is not, but in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

"The name is not, but in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

"The name is not, but in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

"The name is not, but in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."

"The name is not, but in the same way as
the other name of the same name, but not in the same way as
the other name."



EH.

puissantes le latin a gardé avec un^{!!!}
état de langue dépassé et qui fut
originel.

Il est des langues archaïsantes
d'une manière spéciale, qui, au lieu
de renouveler leur systématique par
un habile changement de direction,
ont persisté, au contraire, dans une
direction engagée au début et l'ont
portée à d'extrêmes conséquences
surprenantes et inattendues.

Tel a été le cas, plusieurs fois
évoqué ici et qui le sera de nouveau
aujourd'hui avec une pénétration
supérieure, tel a été le cas de la
langue basque.

Le basque a connu ~~un~~^{est} état,
dont il reste des traces nombreuses —
ce sont les formes fortes de cette langue,
si troublantes pour les bascologues —

autonomie face à Madrid.

C'est dans cet esprit que le bloc politique hyper-navarriste qui, de surcroît, ^{contrôle} ~~contrôle~~ l'actuelle députation forale de Navarre, a été conduit à faire un geste solennel et, il faut bien le reconnaître, assez sensationnel : le samedi 20 Aout 1977, la députation forale de Navarre, réunie au Castillo de Pampelune, en session extraordinaire et plénière, a voté, à l'unanimité, une motion revendiquant la restauration intégrale du Fuero de Navarre, avec rétablissement immédiat des Cortés qui régissaient le royaume aux temps de l'Indépendance.

Disons tout de suite que cet acte a ~~eu~~ eu ~~autant~~ autant de répercussions à Madrid, qu'à Bilbao, Saint-Sébastien et Vitoria. En effet, si les provinces soeurs se sont trouvées ~~subitement~~ subitement doublées par leur aînée dans l'escalade des revendications basques, la monarchie espagnole se retrouve, elle, confrontée à un choix institutionnel très grave, puisqu'il conduirait à une forme de double monarchie dont les deux composantes ne seraient plus reliées entre elles que par la seule personne du souverain Juan-Carlos Ier ~~roi~~ roi d'Espagne et de Navarre. Il ne s'agit plus, on le voit, d'autonomie, mais d'une indépendance semblable à celle du Canada vis-à-vis de l'Angleterre, sous la couronne plus honorifique que réelle d'Elisabeth II.

Si l'on comprend parfaitement la stupéfaction des milieux madrilenos face à l'acte solennel du 20 Aout dernier, on ~~fait~~ fait moins bien les raisons de l'inquiétude suscitée à Bilbao, St Sébastien ou Vitoria, par la demande de restauration de la souveraineté navarraise. Certes, on peut y voir une subtile manoeuvre de séparatisme politique inter-basque face à Madrid, mais on peut tout aussi logiquement y trouver la solution la plus authentiquement historique du problème basque. L'Alava et le Guipuzcoa n'ont-ils pas appartenus au royaume de Navarre jusqu'au règne de Sanche le Fort, et le Duranguésado, coeur de la Biscaye, ne relevait-il pas jadis de Pampelune ? Pourquoi, dès lors, ne pas

